sionnelles ne sauraient être mis en doute, se montrer, à notre grave étonnement, antipathiques à l'enseignement des leçons de choses.

Leurs élèves, il est vrai, font des progrès, parfois très sensibles, soit en grammaire, arithmétique, histoire, etc., etc. ; mais s'agit-il de sciences naturelles (notions élémentaires), de connaissances usuelles, ils sont d'une ignorance regrettable. Un résultat aussi pitoyable ne peut être attribué qu'à l'insouciance, à la routine de ces maîtres qui ne sont pas et qui ne veulent pas se tenir à la hauteur de leur noble position.

Voilà la vérité.

Dans bien des cas cependant, j'aime à croire qu'il n'y a pas toujours indifférence ou mauvaise volonté de la part du maître ou de la maîtresse. Je sais bien que le temps à consacrer pour chaque branche est limité. C'est pour cette raison, je suppose, que certains instituteurs savent bannir de leur école tout enseignement de leçons de choses. On a certainement tort d'agir ainsi. On devrait, au contraire, considérer cet enseignement comme un moyen tout à fait propre de faire d'abord diversion à la monotonie de la classe, et en second lieu d'intéresser encore vivement les élèves, même quand la classe touche à sa fin, moment où l'enfant, fatigué, semble se laisser dominer par le dégoût et l'ennui, sinon par un certain esprit de dissipation. L'effet sera alors magique ; tout rentrera dans l'ordre le plus parfait, grâce à l'influence d'une courte leçon de choses préparée d'avance avec soin.

Un tel exercice aurait l'avantage de relâcher, de reposer les facultés de l'enfant qui, à ce moment de la journée, ne pense qu'au toit paternel, ressent les atteintes de la faim et ne soupire qu'après sa liberté. De cette façon, la sérénité, l'amour du devoir, le goût de l'étude reprendraient une nouvelle

vigueur dans cette âme enfantine qui se montre déjà curieuse, déjà avide de science, et l'enfant, au lieu de témoigner de l'aversion pour la classe, ne voudra plus la quitter.

Voilà, pour moi, une manière de considérer cet important sujet.

D'un autre côté, n'oublions pas que nous avons à travailler continuellement à nous renseigner sur une foule de choses, afin d'agrandir de plus en plus le cercle de nos connaissances.

Nous devons surtout nous occuper de pédagogie, qui doit être pour nous la science indispensable, celle qui nous apprend à enseigner d'une manière pratique et intelligente.

N'est-il pas de toute évidence, messieurs, que plus l'instituteur sera au fait de la pédagogie et de ses mille ressources, plus la direction de son école sera bonne, plus ses leçons de choses seront profitables et à lui-même et à ses élèves ?

L'instituteur pourrait et devrait adopter pour leçons de choses des sujets qui ont trait aux ressources agricoles, forestières et minières du Canada.

Excellent moyen de développer chez les élèves le goût de l'agriculture, de l'industrie et de l'exploitation des mines.

La bienséance et l'histoire naturelle peuvent aussi donner lieu à plus d'une leçon de choses.

M. L.-A. Primeau reconnaît bien la valeur, l'importance de cet enseignement des leçons de choses. Mais, dit-il, notre programme est si surchargé que nous n'avons nullement le temps, surtout dans les classes avancées, de donner cet enseignement d'une façon convenable et utile aux élèves. Le mieux, dans ces circonstances, serait de rendre, selon moi, ces leçons purement et simplement occasionnelles. Avec les petits, j'apprécie fort cet enseignement qui les intéresse, qui captive leur attention et les conduit